

Lacan Quotidien



N° 909 – Jeudi 21 janvier 2021 – 13 h 21 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Insidieuses fascinations

EN AVANT

Attentat textuel par Pierre Sidon

Dès qu'on parle, on compte par Jacques-Alain Miller

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

**Grand-route d'exil binaire, petits chemins LGBTx
et passerelles transgenres** par Nathalie Georges-Lambrichs



Attentat textuel

par Pierre Sidon

À propos de la politique d'identités

Paroles, écrits, images ou représentations, propos privé, tweet, article ou œuvre d'art, etc., tout peut, *in the eye of the beholder* (2), faire attentat. Plus rien n'échappe à un appétit insatiable de polémique, d'indignation, de scandale. Offense, blasphème, outrage, appropriation, caricature, stigmatisation... À ces cris, les victimes répliquent : chasse aux sorcières, annulation, éviction, procès... On réclame des têtes, et on en coupe. Indignation virale et polémique dans les médias, haine et lynchage sur les réseaux. L'injure est vue partout, on condamne à perpétuité... ou pire.

De l'indignation

Héritière d'une longue tradition de liberté d'expression, la France est à son tour gagnée par cette « plus vieille passion fédératrice de l'Amérique, son plaisir le plus dangereux peut-être, le plus subversif historiquement : le vertige de l'indignation hypocrite » (3) – dite aussi « indignation vertueuse », dans les termes de Philippe Roth. Elle gagne le monde.

Cette passion ancienne est déjà relevée par Tocqueville : « Je ne connais pas de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. [...] la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir. » (4) Tocqueville avait forgé la formule de « l'individualisme démocratique ». « Qui aurait pu penser que cette libération aussi brutale que profonde, que cet individualisme, triomphant, s'accompagneraient d'un

totalitarisme intellectuel généralisé ? », s'inquiète, dès les années 1990, un Georges Dillinger nostalgique de l'ancien « modèle social français » fondé sur le sacré. Il évoque l'« individualisme terroriste » qui « a tout envahi de ses métastases, dans le vide idéologique à peu près complet qui a caractérisé le milieu du XX^e siècle » (5).

Longtemps portée par la frange la plus nostalgique – les « nouveaux réactionnaires » selon l'expression impérissable de Daniel Lindenberg en 2002 –, l'inquiétude a gagné aujourd'hui toutes les sensibilités politiques de la société qui s'émeuvent de l'extension de la *politically correctness* et de l'affrontement qu'elle génère.

Le Monde répercutait par exemple, en 2016, la position du doyen des étudiants de l'Université de Chicago en faveur de la liberté académique et contre l'invasion des *trigger warnings* et des *safe spaces* empêchant l'étudiant d'être « confronté à des conceptions ou des idées contraires aux siennes propres » (6) ; une riposte avait immédiatement suivi dans le *Los Angeles Times* en faveur de la protection de « ceux qui se sentent discriminés et victimes de préjugés » (7).

Dans *La Tache*, paru en 2000, P. Roth mettait en scène la démission d'un professeur accusé de propos racistes sur un malentendu – qui s'avérera plus compliqué que cela – et diagnostiquait que « l'indignation, lorsqu'elle atteint ces proportions, est une forme de folie » (8).

Dans la récente « Letter on justice and open debate » (9), 153 intellectuels et artistes s'alarment de l'impossibilité de débattre de nos différences dans le climat irrespirable d'intolérance et de conformisme idéologique régnant qui a permis l'accession au pouvoir de Donald Trump et qui menace la démocratie. Illustration de leurs inquiétudes, la réponse cinglante ne s'est pas fait attendre : sont mises en cause, en miroir, des positions qualifiées d'« intolérantes » de plusieurs des signataires, tels que J.-K. Rowling, accusée de « transphobie » pour avoir ironisé sur la circonlocution « personnes qui ont leurs règles », après l'odieux précédent d'avoir osé créer un personnage de *serial killer* travesti.

Jeff Yang, dans « The problem with 'the letter' » (10), répond que les auteurs y réclament une liberté d'expression qu'ils ont déjà, ravalant leur « épître » à « une expression élégante de leur élitisme et de leur statut de privilégiés ». Il estime qu'à l'heure du coronavirus et du Black Lives Matter, elle détournerait l'attention du public vers une police du politiquement correct qu'il qualifie d'« imaginaire ». De surcroît, elle achèverait de « diminuer et menacer les communautés marginalisées », le présupposé identitaire desdites communautés, se présentant comme « unes », avec un statut de victimes diminuées, étant aggravé par tout commentaire de ceux qui ne partagent pas ce présupposé. Ceux-ci se voient rangés *ipso facto* dans la catégorie des agresseurs, dont l'agression légitime, en retour, le postulat victimaire initial. La boucle est bouclée.

En France, le sociologue Geoffroy de Lagasnerie, partisan de la *cancel culture* (culture de l'annulation), défrayait récemment la chronique en prônant de « reproduire un certain nombre de censures en vérité dans l'espace public pour rétablir un espace où les opinions justes prennent le pouvoir sur les opinions injustes » (11).

Pourtant, déjà en 2016, Mark Lilla, universitaire qui se définit comme centriste libéral, alertait et suscitait la polémique à propos du glissement du libéralisme américain vers « une sorte de panique morale à propos de la race et du genre [...] incapable de devenir une force unifiante » : « La fixation [...] sur la diversité a produit une génération de libéraux et de progressistes narcissiquement ignorants de ce qui se passe au-delà de leurs groupes auto-définis et indifférents au projet d'impliquer les Américains dans tous les secteurs de leur existence. » (12) Focaliser les étudiants sur eux-mêmes serait ignorer que « le premier mouvement identitaire américain, toujours actif, était le Ku Klux Klan » – d'où l'élection de Trump comme *whitelash* (contraction de *white* et de *backlash*, contrecoup blanc). Il appelait à un libéralisme « post-identitaire » inspiré des succès du libéralisme « pré-identitaire ».

Mais saurait-on utiliser des recettes du passé pour construire l'avenir ? Quelle « thérapie » (13) pour cette « folie des campus » de victimisation universelle avec ses conséquences haineuses ? Le retour aux valeurs ? au Sacré ? au Père ? Antienne largement répandue, qui entend traiter les symptômes qu'elle confond avec leur cause (14).



De la dialectique

Un linguiste relève qu'« une partie importante des jeunes Français ne possède que quelques centaines de mots, quand il leur en faudrait plusieurs milliers pour tenter d'examiner et d'accepter pacifiquement leurs différences et leurs divergences » (15). Frédéric Beigbeder évoque aussi « une phase de disparition lexicale » à propos de l'invasion des emojis (16). Dans cette lignée, Georges Orwell notait que « le chaos politique actuel » n'est « pas sans rapport avec la décadence de la langue », prônant « d'améliorer quelque peu la situation en commençant par le langage » (17). Mais ne s'agit-il pas là aussi de déplorer l'appauvrissement lexical comme symptôme sans pouvoir en appréhender la cause ? Le langage : symptôme ou cause ?

C'est dans cette « maison de l'Être », « abri où habite l'homme » que Martin Heidegger a voulu voir la cause : si « les penseurs et les poètes [...] veillent sur cet abri » (18), c'est pour protéger « L'Être en tant que l'élément de la pensée [...] abandonné dans l'interprétation technique de la pensée ». Et dans ce processus qui est une réduction au signe, le monde de l'homme disparaît : « l'éclaircie de l'Être[,] seule cette éclaircie est "monde" ». Ainsi le langage est-il « la venue à la fois éclaircissante et celante de l'Être lui-

même ». Cette substitution du signe à l'Être, plutôt qu'un appauvrissement lexical, telle une sclérose de la langue, est évocatrice. Serait-ce que la langue puisse mourir ? Dans *Être et temps*, il interroge : « Quelle modalité l'être de la langue a-t-il pour que celle-ci puisse être "morte" ? » (19) Devenirait-elle insignifiante : l'Être fantôme d'aucun Dasein ? « Le parler, qui appartient à la constitution d'être essentielle du Dasein et co-constitue son ouverture, a la possibilité, poursuit Heidegger, de devenir bavardage, et, comme tel, de ne point tant tenir l'être-au-monde ouvert en une compréhension articulée que de le refermer, et de recouvrir l'étant intramondain. [...] en vertu de son omission propre de tout retour vers le sol de ce dont il est parlé, le bavardage est nativement une fermeture. » (20) Ce bavardage serait-il à même d'éclairer « l'éloignement du concret » d'Orwell, cité ci-avant ? Dépouillée par la « raison instrumentale » et compressée par la vitesse, la langue, notre patrie selon Barthes (21), n'est plus d'aucun abri et dénude le Dasein de son « historialité », cette « facticité » qui l'habillait (22).

N'est-ce pas là la source de cette « société du mépris » (23) qu'un Axel Honnet, ultime représentant de l'École de Francfort, espérera, à la suite d'Habermas, arracher à cette « réification » (Lukacs) corrélative de « l'arrondissement à la technique », par une action directe sur la communication : « Dans la théorie de l'agir communicationnel, [Habermas] montre que l'incursion des formes de régulation systémiques dans le domaine jusque-là intact de la pratique communicationnelle constitue une pathologie déterminante de notre temps... Le processus de rationalisation au sein des sociétés modernes prend ainsi un double aspect, à la fois de libération et de restriction de la communication. » (24) Même s'il ajoute le conflit à la théorie de « l'agir communicationnel » d'Habermas, A. Honnet se retrouve aux prises avec la nécessité de la reconnaissance hégélienne.

Débarrassée, croit-elle, du réel qui se met en travers, la raison instrumentale renvoie les acteurs sociaux méprisés dos à dos dans une concurrence victimaire sans merci. Dans un entretien à propos du livre *Mon holocauste* de Tova Reich, Alain Finkielkraut épinglait « ceux qui, sous couleur d'honorer les morts, célèbrent leur propre culte [:] les Jeux olympiques de la victimisation » (25).

André Lehman, ancien Juge devenu avocat, aperçoit, quant à lui, cet affrontement imaginaire dans un « retour de la loi du Talion » : « on se fait aujourd'hui justice soi-même » dans le « balance ton quoi » rendu possible par les réseaux, parce que la liberté d'expression a fait place à la diffamation dans l'impunité que confère la vitesse et la masse (26). C'est en effet à la condamnation d'innocents que conduisent « ces mouvements décidés à sacrifier la justice au profit de leurs nobles buts [...] édifiant des sociétés caractérisées par une injustice envahissante » (27). Plus encore, ce sont « des horreurs sans nombre quand le paroxysme de l'indignation conduit à exercer des représailles au nom de la justice, et qu'on entre dans le cycle de la vengeance », estime Roth : « l'héroïsme » de la dénonciation du « monstre » et la perspective de pureté « terrifiante », « démente » (28).

Les Dieux ont soif et c'est dans les néo-bacchanales du rire qu'on assassine à qui mieux mieux : le triomphe de l'Empire du Bien célébrant la défaite de la dialectique s'exerce dans la forme de manie contemporaine institutionnelle dépeinte par un Philippe Murray : « la Fête, qui était jusque-là désordre éphémère et renversement des interdits, en est devenue la norme, et aussi la police » (29). C'est le surmoi contemporain sous sa face d'impératif de

jouissance : « Le Bien, tout entier, contre tout le Mal ! À fond ! Voilà l'épopée. Tout ce qui a définitivement raison contre tout ce qui a tort à jamais. La Nouvelle Bonté a le vent en poupe contre le sexisme, contre le racisme, contre les discriminations sous toutes leurs formes... » Un Bien tout Un sans envers, « marié » à la Fête. Non pas un idéal luttant entre autres idéaux pour sa prééminence, mais le règne sans partage des slogans, anéantissant la légitimité de tout dialogue. Et le « spectacle [qui] est l'envers du dialogue » (30), selon Debord. Ainsi des *humoromanistes* assassins officiant à jet continu sur les canaux du dézingage officiel aux heures de grande écoute, comme l'épingle F. Beigbeder : c'est « le bouffon qui devient le roi, [dans] un nouveau système : le comico-populisme » (31), qui a déjà installé plusieurs dirigeants aux manettes en Europe ces dernières années.



La clinique de notre époque est donc bien ironique, selon l'expression de Jacques-Alain Miller – « La modernité ironique, la modernité qui sait que tout n'est que semblants. » (32) Elle est même maniaco-dépressive, cheminant entre la mélancolie d'une identification « au caractère sans médiation et infatué » (33), l'identification au déchet (la victime) et l'élation témoignant de l'autonomie du réel déchainé : « Le point de départ trouvé dans la jouissance est le vrai fondement de ce qui apparaît comme l'extension, voire la démence de l'individualisme contemporain. » (34) L'identité, rappelle Clotilde Leguil, est un « appel [...] par le courant romantique [...] destiné à lutter contre “le vertige de la désidentification” » (35). Et « le “Nous” communautaire est une façon, pour le “Je” perdu dans un monde sans repère, d'asseoir une identité qu'il aurait en commun avec quelques autres, là où la mondialisation conduit à renoncer à toute identité subjective » (36).

Mais tout autre que la « soudure de l'identification » du « sujet capté dans le Discours du maître » (37), l'identité est le masque labile, le voile inconsistant, le fard criard, la baudruche enflée, etc., qui dissimulent, mal, la « tache » réelle que chacun est : car « il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant » (38). Chez Roth, la tache réelle, comme telle forclosée, fait retour ironique et absurde : prix payé pour le rejet, impensable, de sa couleur de peau par son personnage.

Est-ce le sort promis à chacun de nous, avec comme seule issue l'agrégation à quelques semblables, dans une « guerre de nous contre nous » (39), prélude à un « tous contre tous » (40) ? C'est bien là l'issue commune de la relation imaginaire, son « tranchant mortel », lorsque ne persiste plus, du « Je », que « son versant le plus éphémère », « son image », comme l'explique C. Leguil (41).

Conformément au morcellement corrélatif de l'image du corps, « ce nous des minorités ou des subalternes qui accèdent à la parole et à une identité visible [...] est parcouru par des contradictions, ou plutôt par des lignes de découpe qui le fracturent » (42). L'« identité que porte en soi l'idéalisation narcissique » (43), inconsolable de l'inexistence d'une « parole pleine » (44) – définie par « son identité à ce dont elle parle » – s'enfle et se diffracte à l'infini, « se multipliant sans cesse » (45). Elle se réplique, se morcelle et dérive, insituable, s'épuisant pour gagner une autonomie factice en « meutes identiques » (46) contre une fatalité intersectionnelle et un destin d'absorption-dissolution dans des « conflits de découpage », « chevauchements » et « recouvrements » (47). Ghettos, archipels (48) séparés les uns des autres par l'irréconciliable de leurs autonomies antagonistes, elles dessinent un lien social balkanisé (49). Est-ce cela qu'annonçait Lacan par l'ère des « impérialismes » (50) succédant à l'effondrement des Empires ?

On sait désormais que l'Autre, le lieu de la référence, est inconsistant, qu'il n'existe pas : « ce qu'on appelle globalisation, explique J.-A. Miller, c'est un processus de détotalisation qui met toutes les structures "totalitaires" à l'épreuve » (51); « Le pas-tout [est] une série en développement sans limite et sans totalisation. » Dans l'empire des signes épars qui fait du lien social un filet aux mailles défaits, « on pleure sur l'élément traditionnel, nous dit-il encore. [...] C'est bien sûr corrélatif d'un appel à l'autorité, au retour à l'ordre, d'un appel désespéré au règne du signifiant-maître qui est en train de s'abolir. [...] Dans le pas-tout social [...] le signifiant ne nous arrive plus que par blocs organisés, il tend à se présenter à nous par des fragments discontinus [...] essentiellement fragmentaires, avec un effort pour essayer d'y ajouter une organisation qui est tout le temps en train de se défaire. D'où ce que même Robert Reich peut repérer comme une pathologie de la désorientation. C'est pourquoi les sociologues ont isolé [...] les stratégies subjectives qui consistent à se replier sur des zones limitées de certitude », « qui à petite échelle donnent ces repères [...]. La machine du pas-tout comporte la constitution d'autant plus insistante de micro-totalités dont la multiplication et l'investissement même des sujets qui y sont pris, traduisent la présence de cette machine. Des micro-totalités qui offrent dans le pas-tout des niches, des abris, un certain degré de systématisme, de stabilité, de codification, et qui permettent de restituer la maîtrise, mais au prix d'une spécialisation extrême. Il faut choisir un champ très restreint de signifiants, un champ très restreint de savoir où l'on restitue une maîtrise. »

À l'extrême, la limite de ce processus, c'est le *Hikikomori*, bien au-delà du célibataire : le chez-soi comme *safe space* ultime. Mais il y a aussi moyen d'être seul au-milieu des autres, en recouvrant par exemple la parole par le bruit de la musique omniprésente. D'une manière générale, les prothèses de toutes sortes – dont les addictions font symptôme social – abondent afin d'assurer à chacun l'immunité, en particulier sexuelle, dans un monde où l'on n'ignore plus que rien n'est au préalable inscrit du rapport entre les sexes, ce que veut dire « il n'y a pas de rapport sexuel » (52). Dépouillé de la tradition, anémique, l'individu contemporain est voué à l'agression, écorché vif. Tout dire lui fait attentat – ce qui contribue d'ailleurs au « déclin de l'interprétation » dans la pratique analytique.



« L'impureté du sexe, écrit Roth, cette corruption rédemptrice qui désidéalisait l'espèce, [...] nous remet en mémoire, pour jamais, de quelle matière nous sommes faits. » (53) De quel réel s'agit-il de se passer si ce n'est celui de l'*être-pour-le-sexe*? Et c'est la matière de l'artiste, qui toujours précède le psychanalyste (54), si ce n'est celle des philosophes. Guy Briole nous rappelle le dire de Lacan : « Lalangue, quelle qu'elle soit, est une obscénité. » (55) « Il forge l'équivoque l'*obre-scène*, aussi bien l'*autre scène* (56), faisant valoir que l'obscène, c'est toujours sur la scène des autres que cela se joue, chacun se réservant de se couvrir du voile de la pudeur. Le réel obscène et honteux, c'est le caillou que l'on jette si facilement dans le jardin du voisin. La psychanalyse nous enseigne que le regard qui pourrait être porté sur l'intime reste une question propre à chacun. » (57)

Éric Laurent rappelle que par Freud, « par l'intermédiaire de l'inconscient, nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a affaire avec le sexe, a un rapport avec le sexe, mais très précisément en ceci que le rapport sexuel ne peut d'aucune façon s'y inscrire [...]. Lacan finira par dire, de façon anti-hégélienne, que chaque mot est une métaphore » (58). Le réel de la langue contemporaine qui fait notre habitat, vide notre démocratie. Or « plus la démocratie est vide, explique J.-A. Miller, plus elle est un désert de jouissance, et plus, corrélativement, il y a condensation de jouissance dans certains éléments. [...] Mais plus le signifiant est "désaffectivé" [...], plus il avance sous la forme pure du droit, plus augmente la passion, s'intensifie la haine, se multiplient les intégrismes, s'étend la destruction, s'accomplissent des massacres sans précédent... » (59) Et on en aperçoit déjà l'occurrence dans les éliminations au nom de la science ainsi que dans le « retour du passé funeste » de Dieu (60) prophétisé par Lacan. Il s'agit, comme l'exprime C. Leguil, de maintenir la dimension de la respiration du « Je » débarrassé de ses chatoyances imaginaires, entre le « Nous » des identités et le « Il » de la science.

Si la langue contemporaine évolue entre le bavardage et l'injure, ballotant nos existences entre le sans qualités et le déchet, il faut travailler à rétablir la métaphore, fût-ce à travers une poétique du déchet. C'est peut-être un autre nom du *sinthome* : un *effort de poésie* qui conditionne l'avenir de l'humanité. Et c'est l'œuvre de la psychanalyse que de le faire savoir.



FRÉCON

1. Cf. *Identity politics* que Laurent Dubreuil traduit par « la politique d'identité », dans son analyse *La dictature des identités* (Gallimard, 2019). Le pluriel à « identités », que j'ajoute ici, en accentue le caractère pluralisé à l'infini.
2. *Beauty is in the eye of the beholder*, dit l'adage anglais pour souligner la prééminence du *percipiens* sur le *perceptum*.
3. Roth P., *The Human Stain*, trad. *La Tache*, Gallimard, 2000 (p. 12-13 sur Kindle).
4. Tocqueville A., « Du pouvoir qu'exerce la majorité en Amérique sur la pensée », *De la démocratie en Amérique*, livre I, t. II, chap. VII, 1848.
5. Dillinger G., « Le politiquement correct, un individualisme déchainé », *Revue des deux mondes*, sept 1996.
6. « Dans les universités américaines, la liberté d'expression devient un combat », *Le Monde*, 6 septembre 2016, disponible [ici](#).
« trigger warnings (« avertissements déclencheurs ») pour signaler thèmes ou textes sensibles » au nom d'un « droit de ne pas être offensé » ; « safe spaces » : « espaces où les étudiants seraient protégés de toute expression hostile », qualifiés aussi d'« espaces intellectuellement sécurisés ».
7. *bid.* Cf. Glassner B. & Schapiro M., « Diversity on campus sparks protest? It's a sign of progress », *Los Angeles Times*, 25 août 2016, disponible [ici](#).
8. Roth P., *La tache*, *op. cit.*, p. 93.
9. « A Letter on justice and open debate », *Harper's magazine*, 7 juillet 2020, disponible [ici](#)
10. Yang J. *The problem with 'the letter'*, CNN, 10.7.20, sur Internet.
11. de Lagasnerie G., entretien avec N. Demorand & L. Salamé, *France Inter*, 30 septembre 2020.
12. Lila M., « The End of Identity Liberalism », *New York Times*, 18.11.2016.
13. Lilla M., *The Once and future liberal, After Identity Politics*, Harper/HarperCollins Publishers, 2017.
14. On se souvient que Nicolas Sarkozy a fait voter en 2003 un « outrage au drapeau ou à l'hymne national », qui n'a en rien empêché la poursuite nombreuse de telles manifestations par la suite. De même, un Éric Zemmour déplore la fin de l'obligation de donner des prénoms du calendrier.
15. Bentolila A., « La pénurie de mots est une des causes de la violence des adolescents », *Le Figaro*, 9.10.20.
16. Beigbeder F., *L'homme qui pleure de rire*, Grasset, 2020, p. 291 sur Kindle.
17. Orwell G. « La politique et la langue anglaise (1946) », *Téls, tels étaient nos plaisirs et autres essais*, Ivrea/Encyclopédie des Nuisances, 2005.
18. Heidegger M., *Lettre sur l'humanisme*, Aubier, 1970, p.67, 69 & 83.
19. Heidegger M., *Être et temps*, Gallimard, 1990, Chap. V, A, §34.
20. *Ibid.*, Chap. V, B, §35.
21. Barthes, R., *Leçon*, Seuil, 1978.
22. Heidegger M. *Être et temps*, *Ibid.*, Chap. V.
23. Honnet A., *La société du mépris*, La découverte, 2006.
24. Voirol O., Préface, in *La société du mépris*, *Ibid.*, p. 15.
25. Finkielkraut A., *Interview au Journal Du Dimanche*, 21.9.14, sur Internet.
26. Lehman A., « La libération de la parole n'autorise pas la diffamation », *Le Figaro*, 18.9.20
27. Mounk Y., « Stop Firing the Innocent », *The Atlantic*, 27.6.20.
28. Roth P., *La tache*, Gallimard, éd. numérique Kindle, p. 93, 66 & 327.
29. Murray P., « L'enfance du bien », Préface à *L'Empire du bien, Essais*, Les belles lettres, 2010 & chap 1.
30. Debord G., *La Société du spectacle*, Gallimard, 1967, p.9.
31. Beigbeder F., *L'homme qui pleure de rire*, *op. cit.*, p. 62.
32. Miller J.-A., « Pièces détachées » I & II, *La Cause freudienne*, n° 60, juin 2005, p. 163 & cf. Miller J.-A., « Clinique ironique », *La cause freudienne*, n° 23, 1993.
33. Lacan J. « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Seuil, 1966. p. 172.
34. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n°43, octobre 1999, p. 7-29.
35. Leguil C., « Le sujet lacanien, un "Je" sans identité », in « Foucault à l'épreuve de la psychiatrie et de la psychanalyse », *Asterion*, n° 21, 2019.
36. Leguil C., « Je », *une traversée des identités*, PUF, 2018, p. 18-19.
37. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour » (1982-1983), cours prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit (cité par Cl. Leguil).
38. Lacan, « La Troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, septembre 2011.
39. Garcia T., *Nous*, Grasset, 2016, p. 253.
40. Hobbes T., *Léviathan*, 1ère partie, chap. 13, § 62, Gallimard, 2000, p. 224.
41. Cf. Leguil C., « Je », *une traversée des identités*, *op. cit.*, p. 21.
42. Garcia T., *Nous*, *op. cit.*
43. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 479.
44. Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud », *Écrits*, *op. cit.*, p. 381.
45. Dubreuil L., *La Dictature des identités*, Gallimard, 2009, p. 8.
46. *Ibid.*, p. 22.
47. Garcia T., *Nous*, *op. cit.*
48. Cf. Fourquet J., *L'Archipel français*, Seuil, 2019.
49. Cf. Kepel G., « Séparatisme : "La question qui se pose est de savoir si la balkanisation est inéluctable" », *Le Figaro*, 21 septembre 2020.
50. Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Seuil, 2011, p. 362-363.
51. Miller J.-A., « Intuition milanaise », *Mental*, n° 12, 2003, p. 17, 18 & 21.
52. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, p. 346.
53. Roth P., *La tache*, *op. cit.*, p. 59-60.
54. Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 192.
55. Lacan J., « Vers un signifiant nouveau », *Ornicar ?*, n° 17/18, printemps 1979, p. 12.
56. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourir », leçon du 19 avril 1977, inédit.
57. Briole G., « Du pire au non moins pire », *Blog des 50^e journées de l'ECF « Attentat sexuel »*, 14 septembre 2020, disponible [ici](#).
58. Laurent É., « L'Unarisme lacanien et la variation des conduites sexuelles », conférence à l'ACF-VLB, Rennes, 7 mars 2020, citant Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, 2007, p. 149.
59. Miller J.-A., *Le Neveu de Lacan*, Verdier, 2003, p. 146-147.
60. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 534.



Dès qu'on parle, on complot

par Jacques-Alain Miller

Les complotteurs font des complots et les taisent. Ceux qui les racontent, quitte à les inventer, appelons-les des « complotistes ». Un complot réel, c'est de la politique ; le récit complotiste est d'un autre ordre : c'est affaire de littérature. À quoi tient sa séduction ?

La narration pure et simple de faits, quels qu'ils soient, empruntés au monde réel, comporte toujours des manques, des incohérences, des non-sens. Bref, une « zone d'ombre ». C'est là que le complotiste introduit un élément qui change tout : une intention, un désir, une volonté agissante, attribuée à un Grand Autre à la fois multiforme, tentaculaire et dissimulé. Glisser cet élément dans une narration suffit pour qu'aussitôt tout s'éclaire. Le hasard est aboli. Une nécessité le remplace. Tout désormais a une cause. Tout fait sens. Le dit devient irréfutable. Il s'autovalide. La trame du récit se resserre. Il est fermé sur lui-même, comme un poème.

Le plaisir esthétique se double d'une satisfaction cognitive. Dès que l'on suppose les manigances de l'Autre, il n'est aucun fait qui ne s'explique, et l'absence de fait aussi bien. Vous objectez que les preuves manquent ? C'est qu'elles ont été soustraites. Fût-ce à coups d'interprétations délirantes, le complotiste dissipe les mystères. Il vous démontre à sa façon que le réel est rationnel. Autrement dit, il simule le savoir scientifique.

Mais il répercute en même temps les plus anciennes croyances gnostiques, celles qui font de Satan le créateur du monde. L'Autre du complot a bien des figures, il peut être incarné par tout groupe où ça parle entre soi, mais toujours il est méchant. Un complot charitable, ça n'existe que dans Balzac (*L'envers de l'histoire contemporaine*). Cela fait bien voir que nos modernes théories du complot sont comme l'envers démoniaque de la providence.

Ce qui fait le succès des complotistes, nous le voyons donc enraciné dans la littérature, dans la science, voire dans la religion. Ne faut-il pas le chercher à un niveau plus basique encore ? Chacun le sait : avant même la venue au monde d'un enfant, on s'inquiète de lui. On prépare contre lui cet attentat qui se révèle parfois si difficile à pardonner : sa naissance. Tout être parlant est issu d'un complot. Il se pourrait qu'il soit naturellement complotiste. D'ailleurs, dès qu'on parle, n'est-il pas vrai qu'on complot ?

Cet article a été publié dans Le Point, 15 décembre 2012.

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS



Grand-route d'exil binaire, petits chemins LGBTx et passerelles transgenres

par Nathalie Georges-Lambrichs

Il est écrit et abondamment repris ces temps-ci que ce documentaire est un « combat politique et sociétal ». D'excellents collègues ont d'ailleurs décidé d'en donner qui une lecture, qui une interprétation subtile et référée au corpus lacanien, notre boussole. J'ai cru pouvoir grâce à eux me dispenser de voir ce film projeté sur le canal de la chaîne Arte et qui recueille 96 % d'avis favorables, mais une collègue amie m'ayant invitée à n'en pas faire l'économie je m'y suis résolue, à mon grand dam. Je n'ai donc plus d'autre choix que de tenter de cerner le malaise particulier que ce visionnage m'a causé, de le cribler de signifiants, bouées ou balises, car il persiste, il augmente, pour un peu il me submergerait.

Je voudrais rendre par des mots ce mixte détonnant de fureur et de tristesse, assourdissant de silences tonitruants. Jamais encore je n'avais vu, au point d'en être presque aveuglée, dans le filigrane d'un écran, installé et à l'aise comme s'il était chez lui, le gros œil de la caméra. Ce « quelque chose noir » s'est invité comme une tache, immobile et se mouvant en même temps que mon regard, devant mes yeux abasourdis. Présent pour moi sitôt apparus le délicat visage de l'enfant et celui, tour à tour combattant ou affligé, de sa mère, cet œil, aussi visible que celui qui poursuit Caïn dans *La Légende des siècles*, n'a plus cessé

de trouver mon champ de vision, de creuser la surface de l'écran, de la caresser, langoureux et obscène. Cette présence invisible et sournoise était si intense que j'ai dû interrompre le spectacle une bonne douzaine de fois. Je n'ignore pas qu'en nommant « présence de l'œil de la caméra », je détourne et subvertis pour une part le malaise insupportable que ce film m'a causé, n'en rien dire me semble pire et d'ailleurs ce que je veux, c'est certes, le réduire et me ressaisir, lutter avec mes propres armes contre l'hypnose insidieuse que le défilé des images véhicule, mais aussi accommoder au-delà, faire exister un ailleurs, un lieu où, comme dirait Jay Mendelsohn qui devient décidément une référence incontournable pour moi, une œuvre d'art est une œuvre d'art, c'est-à-dire tout autre chose.

J'ai donc plusieurs fois interrompu, puis relancé la projection pour persévérer et savoir si cette présence de l'œil mal camouflé se maintiendrait tout du long ou bien si elle ferait place à la parole des personnes qui se sont prêtées (données ?) au tournage. Chaque fois, je guettais le moment précieux où cette parole allait pouvoir enfin prendre le dessus et crever l'écran, mais non. Rien. C'est un documentaire orphelin. L'exigence de Lanzmann ne l'a pas percuté, ni le tact averti d'un Tony Lainé ou d'une Mariana Otero, ni... la liste est longue. Ici, le triomphe de l'œil était omniprésent, partout chez lui, à l'abri de paroles elles-mêmes noyées dans un scénario inexistant.

Main dans la main avec l'enfant du conte d'Andersen dont la grâce me fit don de sa voyance, je le voyais sans paupières, nu, tout occupé à rayonner de sa jouissance ignoble. Je le voyais jouir des innocents qu'il installait en pleine lumière, là où Brueghel avait eu la pudeur de dissimuler, laissant au spectateur son temps pour apercevoir, derrière le voile, ce qu'il ne voulait pas, et ne pouvait pas ne pas voir dans les intervalles et qui le regardait : le massacre des innocents. Et je voyais les paroles s'abîmer comme Icare, dans un coin, ni entendues, ni reconnues.

Puisque tout le monde est fou aujourd'hui, comme le dit Lacan, lira qui voudra le délire que je livre pour m'en délivrer non, mais là encore, pour savoir s'il éveille des échos. Grâce aux coupures que j'ai pu pratiquer dans le visionnage, j'ai tout de même tissé un lien avec les membres de cette famille martyre. Un lien imaginaire, certes, mais l'imaginaire est bien nécessaire pour faire de la belle et bonne prospective, comme les temps que nous vivons nous y poussent. À l'instar de mes excellents collègues, sans doute, je me suis laissé aller à imaginer comment je les aurais accueillis, si les hasards qui nous poussent de droite et de gauche nous avaient fait nous rencontrer. Aurais-je su faire résonner les premières paroles que la maman de Sasha m'aurait adressées ? Celle-ci aurait-elle supporté, voire apprécié que je me contente de les accueillir, ces paroles absolues, sans faire mine de les comprendre aussitôt ? Aurais-je pu, su créer avec elle, puis avec ses enfants et leur père, un climat de confiance inédit et, dans ce lieu, leur permettre de trouver le temps de concevoir, de laisser grandir, d'éprouver enfin ce qui serait la solution de vie de chacun, à nulle autre pareille ?

Aurais-je pu empêcher le rejet de faire retour par la bouche et le corps de la professeure de ballet en ouvrant, au moment propice, un cours de Khatak, danse indienne sacrée et discipline magnifique où quelle que soit leur assignation de genre les jeunes gens se produisent en sari, chacun couleur de femme, dans la meilleure tradition et son renouveau permanent ?



Je crois que sans cet acte gardé pour la fin et rehaussé par les lénifiantes paroles qui démultiplient encore la douleur offerte en pâture au gros œil noir qui gît sur le lit moelleux qu'elles lui font, sur lequel il ondule comme la queue d'une sirène sur les sirupeuses paroles adressées à l'enfant dont le visage porte les traces du désespoir le plus total, paroles atroces que les supposées grandes personnes s'adressent à elles-mêmes pour adoucir le choc de leur impuissance, rien de ce qui est humain ne leur étant étranger, je n'aurais pas été obligée de me mettre à écrire quelque chose, pour circonscrire et condenser le cratère traumatique à l'ouverture duquel on assiste, soudain pris à témoin d'avoir accompagné ce mouvement, en différé sans doute – on peut dire que le mal était fait –, mais nous n'en sommes pas moins complice, si nous contribuons au succès de ce film qui entérine sans vouloir rien en savoir ta victoire, ô mort. Je m'en trouve souillée d'avoir, ne serait-ce qu'adhéré à ce « combat », qui est tout sauf le mien, puisqu'il n'est rien d'autre que celui de la pulsion de mort et de son avocat le diable, auquel j'emprunte ici sa robe pour la retourner contre lui. L'œil de la caméra, c'est le sien. Il tient ses proies dans le silence d'un commandement maudit : « Tu ne diras rien qui ne s'égle au rien de ton être misérable » ; « Tu jouiras de confondre l'impossible et l'impuissance » ; « Pour prix de cette renonciation je te donnerai la jouissance infinie que procurent les vains combats, et l'assurance que tout ce qui t'arrivera désormais aura pour sceau la lumière noire que mon œil dispense aux créatures dont ma volonté mauvaise s'est emparée ».

Je délire, vous dis-je, écrivant ce texte sous le regard indéchiffrable d'un enfant photographié en noir et blanc il y a 65 ans, dans les yeux duquel ceux qui ne le reconnaissent pas se plaisent à laisser perdurer l'énigme : fille ou garçon ? En ces temps reculés et binaires, il n'y avait guère d'échangeurs entre ces deux routes. Aujourd'hui, « on » se raconte et se nomme à ses risques et périls. Reste qu'il ou elle ne se voit toujours pas d'où elle ou il se regarde. Se garder, à droite comme à gauche, n'en est que plus recommandé. Et aux *lacantonniers*, il revient de casser assez de cailloux pour assurer aux pas des parlants la condition d'un chemin ; faute de quoi, c'est un achèvement qui se substitue au mot « fin », à entendre comme un traitement de routine de ce qui agonise, pas forcément dans les clous.

Envoi

Il reste que ce film, qui maintenant existe, doit être considéré en fonction de ses effets ; la lecture que j'en propose ici fait porter l'accent sur le goût au point où il croise la responsabilité de l'artiste et celle de son public, et elle s'inscrit dans une série. Or c'est dans cette direction qu'il convient d'aller pour creuser le point – pour moi, il fut et reste insupportable – où il crève les yeux : une mère n'a pas à se poser de question. Elle est même, osons le dire, interdite de questions : la science l'en dispense, car c'est elle qui a les réponses.

Donnons donc à ce film sa forme de bouteille lancée à « la mère », qui n'est plus dès lors ni bonne assez ni suffisamment mauvaise, et dont l'existence serait, par « la science », condamnée à dériver loin de tout « je » qui en répondrait, pour sa part unique, incomparable et responsable. Des messages s'y accumulent, et je vois dans cette accumulation un geste artistique qui augure d'un inconnu où trouver du nouveau n'est pas nécessairement exclu, ni, du reste, rassurant. Est-ce que cela ne consonne pas mieux avec ce que l'on continue à nommer la vie, qui s'échappe entre les lignes qu'aucune n'a le pouvoir d'abolir ?



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI